

Zeitschrift: SBB Revue = Revue CFF = Swiss federal railways
Herausgeber: Schweizerische Bundesbahnen
Band: 1 (1927)
Heft: 6

Artikel: Conte de Noël
Autor: Diesbach, Hélène de
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-780924>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 18.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

delicati della *basse-cour* e della caccia. Prese d'assalto le botteghe, che in un giorno si ripagavano dei lunghi ozii... Sotto i platani, di fianco al palazzo del Governo, le tavole del risotto e del nostranello affollate... Sulla riva o lungo il *naviglio* le flottiglie delle barche rigurgitanti di persone d'ogni età...

* * *

Al cadere del giorno tornava il silenzio, tornava quel senso d'inerzia che era in allora la caratteristica della mia città. L'orgasmo dell'attesa si riduceva tra i muri domestici.

Ed ecco i pifferari, ecco gli uomini della piva a portare in giro le cantilene delle Calabrie e dell'Abruzzo. Come si spingessero quassù col loro cappellaccio e col loro tabarro da brigante leggendario non ho saputo mai. Li ricordo con una turba di monelli alle calcagna e sotto la pioggia de' soldi che cadevano dalle finestre.

Sullo schermo delle memorie altre note ci si affacciano. Ma s'affrettano sul quadrante l'ore della vigilia.

I piccioli lumi del presepio brillano in fondo al corridoio. In buon ordine son disposti intorno al presepio i piatti ben muniti di crusca e di sale per l'asinello che cammina, poveretto, in mezzo alla neve. Il sonno ci si aggrava sulle palpebre presso l'ampio focolare... A mezzo il sonno nel bianco lettuccio uno squillo e la visione del Bambino Gesù...

* * *

È Natale.

L'alba ha messo in moto il gran concerto della Collegiata. Un'altra volta il gran concerto chiama i fedeli ai solenni Misteri. Ed ecco la famiglia si riunisce tutta per muovere alla scoperta dei doni che son venuti dal cielo.

Si forma il corteo. I piccini all'avanguardia, i grandi-cellì, i maggiori in seguito, e dietro il babbo, la mamma, gli zii e quella santa vecchierella di nonna che di sotto la cuffia dai merletti spioventi sui capelli bianchi raccolge i sorrisi dei vivi e dei morti... E finalmente le domestiche.

Si spalanca la porta. Gli argini son rotti. Ciascheduno si precipita inverso l'auspicata sorpresa.

Oh, la festa, il tripudio, lo scoccar di baci, che appena sfioravano le guancie materne per spiccare il volo agli azzurri infiniti!

* * *

Batti il tuo ritmo, o campanaro di Solduno. Mi inebria dell'onda soavissima dei ricordi più sereni. Come il giorno in cui pellegrino a Natale in estranea terra volgevo trepido il pensiero alla torre che ti ospita e alla campagna che beve le tue note e alle scintille che lor danzano intorno.

In quel pensiero era la pace, era la carezza, il bacio de' miei cari..., era il saluto del nido, della patria mia...

Erano le memorie che oggi ancora tu mi richiami in immensa fiorita.

Alberto Pedrazzini.

CONTE DE NOËL

Il y avait une fois parmi les innombrables maisons des gardes-barrières — si gentilles avec leurs jardins pleins de fleurs — une maisonnette plus charmante que les autres.

Du moins le petit garçon de huit à neuf ans qui l'habitait avec ses parents et sa sœur ainée la trouvaient la plus jolie de toutes. Il est vrai qu'un treillis de capucines, au devant de la façade, formait un berceau, ou plutôt une cage de verdure et de fleurs dont l'enfant était l'oiseau. Et il s'appelait Hansi... comme beaucoup de canaris...

Ayant été longtemps malade, il restait étendu dans ce coin vert et frais que le passage des trains ébranlait de temps en temps; mais la maison le rassurait et les tournesols du jardin lui faisaient des signes quand le tourbillon des express agitait l'air.

Ses camarades lui apportaient des fruits et des jouets taillés au couteau. Les amis de son père lui donnaient des images et des journaux illustrés. On ne comprend pas toujours tout ce qu'on voit dans ces journaux, mais cela danse devant les yeux des enfants qui n'ont rien à faire et cela trotté dans leur tête.

Un jour enfin, grande joie! il peut marcher avec son père jusqu'au jardin. Vous savez tous que les gardes-barrières créent toujours de délicieux jardins dans une bande de terre, souvent fort étroite, étirée le long de la voie, et dont les fleurs sont une rapide caresse pour

les yeux des voyageurs. Notre petit homme revoit aussi avec bonheur les salades si bien alignées, les fèves en fleurs, la bordure de persil, les mauves et les camomilles qu'il viendra cueillir avec un petit panier, les tournesols aux bons visages; mais tout-à-coup il s'écrie: «Ah, la belle plante! Est-ce vous, père, qui l'avez mise entre les roses-à-bâtons?» — «Non, je ne la connais pas. Le train en aura emporté la graine dans la poussière des wagons... Il sème souvent ainsi des fleurs d'autres pays sur son passage.» — «Ah! que j'aime cette plante! Comme elle est haute! Comme son ombre est fraîche! Et chaque jour l'enfant allait dormir sous les amples feuilles vert de gris de la plante inconnue.

Un matin, une fleur s'est ouverte, large et belle, à son sommet, et elle embaume tout le jardin. Dès lors, le petit garçon ne regarde plus que la fleur merveilleuse dont personne, pas même le maître d'école, ne sait le nom. «Comment t'appelles-tu?» lui demande-t-il un soir timidement. Et elle, comme le font les fleurs à la tombée de la nuit, dans un langage de parfum et de pétales dépliés, chuchotte quelque chose... *Acedia*... essaie de répéter l'enfant... Mais elle murmure: «Je suis la fleur de ceux qui veulent aller ailleurs... On me respire dans l'odeur des voyages... dans la fièvre des départs. Il y a un peu de poison au fond de mon calice... Qui a goûté la rosée de ma corolle, garde toujours le désir de voir d'autres pays et d'autres ciels...»



Phot. Wehrli-Verlag, Kilchberg

Skigelände bei Unterwasser im Toggenburg / Piste de ski aux environs d'Unterwasser dans le Toggenbourg



Phot. Meyerstädt, Engelberg

Schlittenfahrt in Engelberg / Partie de luges à Engelberg

Ainsi parlait chaque soir la fleur étrangère et l'enfant n'avait plus de goût à rien. « Ma chère petite maison », disait-il une fois couché dans son lit, « si tu savais ce que raconte la belle fleur du jardin ! Tu aurais aussi envie de voir les pays où il y a des oranges et des perroquets, des palais avec des colonnes et des églises aux toits d'or ! — Bah ! je suis très bien assise ici entre le pré et le talus où chantent les cigales. — Pourtant, quand les trains passent, si brusques, ils ont l'air de te donner un soufflet et tu restes toute penaude au bord des rails. Ce n'est pas gai, ni agréable ! — Mais quand le bruit s'éloigne, la chanson fraîche du ruisseau remonte vers moi et me réjouit. — Tout de même, maisonnette, j'aimerais aller voir ce qu'il y a dans les pays vers lesquels les trains courrent si vite ! — Petit garçon, te voilà tout songeur. ... La maison et le jardin du garde-barrière qui donnent tant de joie au voyageur ne te suffisent donc plus ? » Mais Hansi soupirait en regardant la fumée du train descendre vers le pré humide.

L'automne est venu ; la gelée blanche a tué la fleur inconnue et les capucines sur leur treillis. Le brouillard resserre ses mailles grises autour de la maison ; on ne voit plus rien ... au bord du toit perlent des gouttes d'eau. Le front appuyé à la vitre, le petit garçon — encore privé de l'école — s'ennuie, ah ! il s'ennuie, mais il est devenu si sage que ses parents s'en émerveillent. La maison elle-même s'étonne et lui dit, le soir, avec ces mille crépitements, vibrations et craquements qui forment le langage des maisons : « Comme tu est sage ! Plus de bruit, plus de sottises ! Est-ce un miracle ? »

Mystérieux, Hansi lui répond : « Je veux être très bon, très sage pour que le Petit Jésus m'accorde de faire, pendant la nuit de Noël, un grand voyage. » — « Comment, tu veux nous quitter ? » — « Non, mais écoute : c'est la nuit où tout peut arriver d'heureux et de beau pour les enfants sages. Je t'emmènerai aussi, vite, vite, voir de beaux pays pendant que tout le monde sera à la messe de minuit, et nous reviendrons encore plus vite. ... Tu sais, tout est possible cette nuit-là ... » — « Pourquoi partir ? ... Ne fait-il pas bon ici la nuit de Noël quand les cloches des villages sonnent et que la pre-

mière neige se pose sur mon toit ? » Mais Hansi rêvait chaque nuit de ce voyage.

Un soir, en se couchant, il murmura tout joyeux à la paroi de bois près de son lit : « C'est accordé ! J'ai vu le Petit Jésus en rêve ; il m'a dit : « Va, puisque tu es sage, fais ce voyage si désiré. Mais tu verras que Noël dans la maison du garde-barrière est meilleure que chez les enfants des villes. »

Enfin, le soir de Noël arrive. Comme d'habitude, le père apporte un petit sapin que la mère décore de pommes,

de noix, de fils brillants et d'étoiles en sucreries.

Au pied de l'arbre, un tout petit Jésus de cire tend les bras sur un peu de paille.

« Cette année il faut que tout soit plus joli, puisque notre Hansi est guéri », dit le père. Ah ! que le sapin sent bon ; il semble que toute la forêt est entrée avec lui dans la maison. Voilà qu'on allume les bougies ... la chambre resplendit comme une chapelle, tant il y a de lumières !

« Prions d'abord », dit la mère. Et tous ensemble prient devant la modeste crèche qui a déjà vu bien des Noëls ... puis c'est le cantique que l'on chante autour de l'arbre et que le cri-cri du grillon, sous la pierre du poêle, accompagne de sa note aiguë. Ensuite Hansi reçoit ses cadeaux. Que de choses pour lui : un beau couteau, une écharpe à raies rouges, un livre plein d'histoires, du pain d'épices,

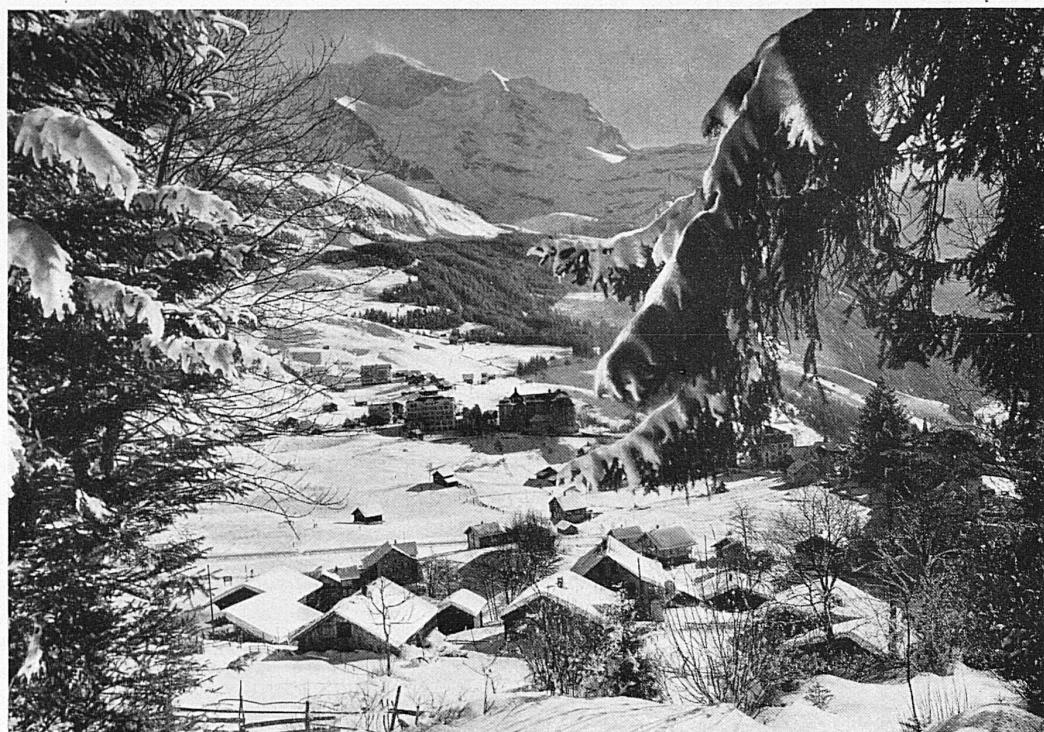
et sa sœur lui a fait une surprise : des mitaines tricotées en cachette et des sucres d'orge. Comme tout le monde a l'air content !

Comme ses parents l'embrassent ! On partage encore un grand « biscôme » dont on réserve une part pour le premier pauvre qui viendra demain, et il est l'heure pour l'enfant d'aller se coucher. « Vraiment la joie habite sous mon toit. » dit la maisonnette à Hansi qui répond : « Oui » tout doucement, et son cœur se serre un peu ...

Le père s'en va dans la guérite toute proche de la barrière, car la nuit est noire et il y aura beaucoup de passage pendant cette nuit de veillée. La mère et sa fille vont bientôt partir pour l'église, et l'enfant, que l'on croit endormi, demeure seul. Peu à peu, on distingue le roulement lointain d'un train ... puis un léger balancement ... crac ! une secousse et une course folle sur des rails enchantés ! Oui, c'est bien cela, la maisonnette



L'adoration des Mages / Die Anbetung der drei Könige
D'après Schongauer vers 1480
Nach Schongauer um 1480



Wengen mit Blick auf die Jungfrau / Wengen et la Jungfrau
Phot. Gabi, Wengen



Fröhliche Fahrt / Joyeuse partie

se trouve accrochée à la remorque d'un train fantastique et lumineux, comme il en circule parfois dans la nuit de Noël. « Bravo! nous voilà aussi des voyageurs! C'est fini de rester toujours à la même place! Tu glisses aussi vite sur les rails, ma petite maison, que la luge sur le talus. »

Hansi, à la fenêtre, regarde les plaines piquées de feux rouges qui sont les lampes des maisons. On voit comme des vers luisants la traînée lumineuse des automobiles dans le lointain ou des lanternes balancées par les charriots. Mais ce paysage qui tourne et se déploie comme une étoffe finit par lasser le petit garçon, car tout cela ressemble beaucoup à son pré, à son village, à son pays.

Soudain, d'immenses rochers se dressent de chaque côté du train; on dirait des géants qui veulent l'écraser. Ah! les terribles montagnes qui s'avancent, faites de blocs entassés en désordre! Comme elles résonnent ces pierres! Et des précipices à droite, à gauche, des gouffres noirs où l'on va sûrement s'engloutir, et des tunnels où la gorge se serre. « Aie, aie, quel pays! » dit la maisonnette. « Est-ce un pays, ou bien des matériaux assemblés pour en construire un autre? J'ai peur de ces méchantes pierres et de ces torrents qui m'éclaboussent! Ah! que je regrette mon joli pré et le ruisseau qui ne déborde jamais! » Mais Hansi ne veut pas avouer sa peur: « Nous sommes sûrement au Simplon ou au Gothard. Papa dit que c'est-là le pays des tunnels... Ne t'effraie pas. » Et il tremble lui-même comme la feuille du bouleau.

Le train ralentit au bord d'un précipice et s'arrête auprès d'une station toute en émoi. On parle avec animation, on va et vient, le chef de gare raconte qu'un éboulement s'est produit dans la vallée: un hameau est presque enseveli sous les pierres, ... il y a des morts, ... les routes menant à plusieurs villages sont coupées, ... leurs habitants ne peuvent plus sortir. « Triste Noël pour tous ces braves gens; cela fait pitié », dit le chef de gare. Hansi voudrait en savoir davantage, mais le train fuit de nouveau. Alors il a du chagrin. Il pense à des enfants comme lui qui pleurent et qui circulent dans la nuit, ayant peut-être perdu quelqu'un des leurs et vu s'écrouler leur maison. « Quel triste Noël, pour eux, ma petite maison, et moi qui étais si heureux tout

à l'heure encore... » — « C'était folie de partir », répond la maisonnette toute secouée par la vitesse du train.

Pourtant le pays devient aimable. Des villes, des bourgades sommeillent au creux des vallées, sous un ciel de velours bleu, épingle d'étoiles. Plus loin, des arbres dressent leurs palmes auprès de souriantes villas et des lacs miroitent à leurs pieds. « C'est beau, c'est beau, regarde », s'écrie Hansi. Et bientôt il voit s'avancer une grande clarté; c'est une ville qui s'étale avec ses lumières, son air de fête, sa rumeur et ses cris...

De la gare qui surplombe la ville, on découvre, d'un côté, de belles façades où les lampes électriques s'allument et s'éteignent comme pour un jeu, des magasins aux vitrines étincelantes, remplies de choses fantastiques qui brillent. Mais, de l'autre côté, derrière une rangée de sapins, s'allongent des terrains dénudés avec les déblais de la grande ville à demi déversés dans un ravin. Sur ces terrains, posées en tous sens, quelques maisons bâties au moyen de vieilles planches et, servant aussi de logis, d'anciens wagons tout rouillés. Partout des loques qui traînent, un air d'abandon, de provisoire et de misère.

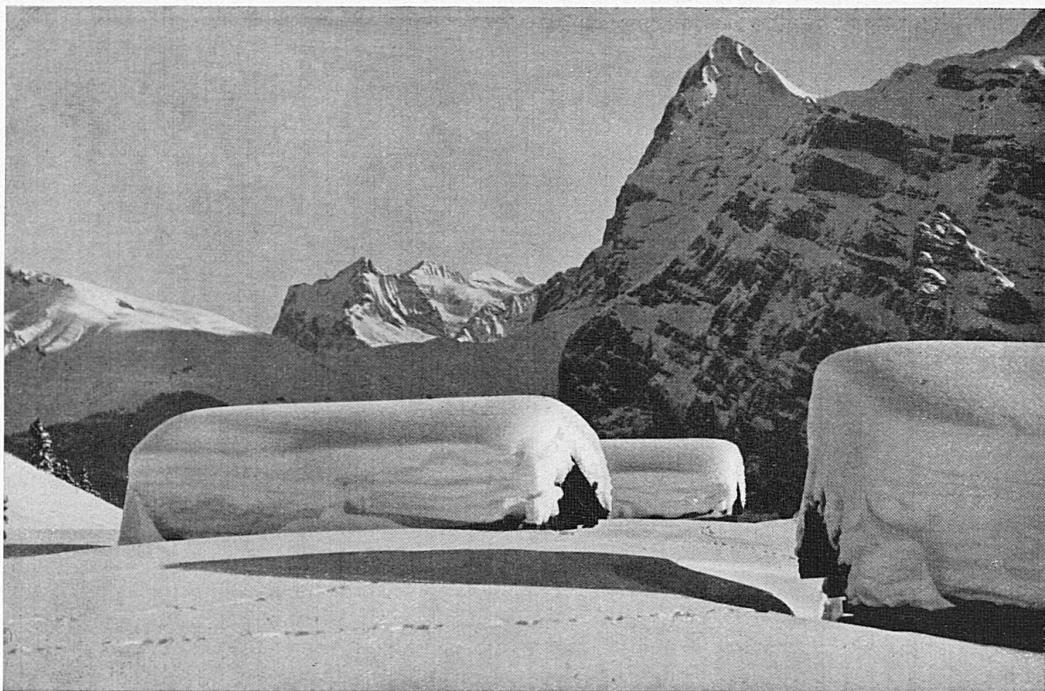
« De ce côté-ci », pense Hansi, « c'est très joli, mais c'est pour les enfants riches. Il faudrait beaucoup d'argent pour entrer dans ces magasins où il y a tant de belles choses. Et puis, ça ne doit pas être amusant de circuler dans ces rues. » En effet, les automobiles, les bicyclettes, les voitures de tout genre s'y pressent serrés comme les grains d'une grappe de raisin. A chaque

instant on croit voir les passants écrasés, aplatis comme des moucherons entre tous ces engins qui courrent, cornent, s'agitent dans la rue aux pavés luisants. Tout le monde semble si pressé, et il entend dire à ces gens qui se bousculent sur le quai de la gare: « Je pars..., j'ai des affaires importantes... impossible de passer Noël avec ma famille... » Ou encore: « Je n'ai pas mon congé... plus tard... et vous... trop occupé, surmené... quelle vie! » Hansi ne comprenait pas tout, mais seulement ceci: Dans les grandes villes on n'a pas toujours le temps d'être ensemble, parce que l'on court après quelque chose qui fuit et qu'on ne trouve pas; et il était déçu.

« Eh bien! regardons de ce côté-là! Ah! les pauvres masures », gémissait la maisonnette. En effet, à gauche

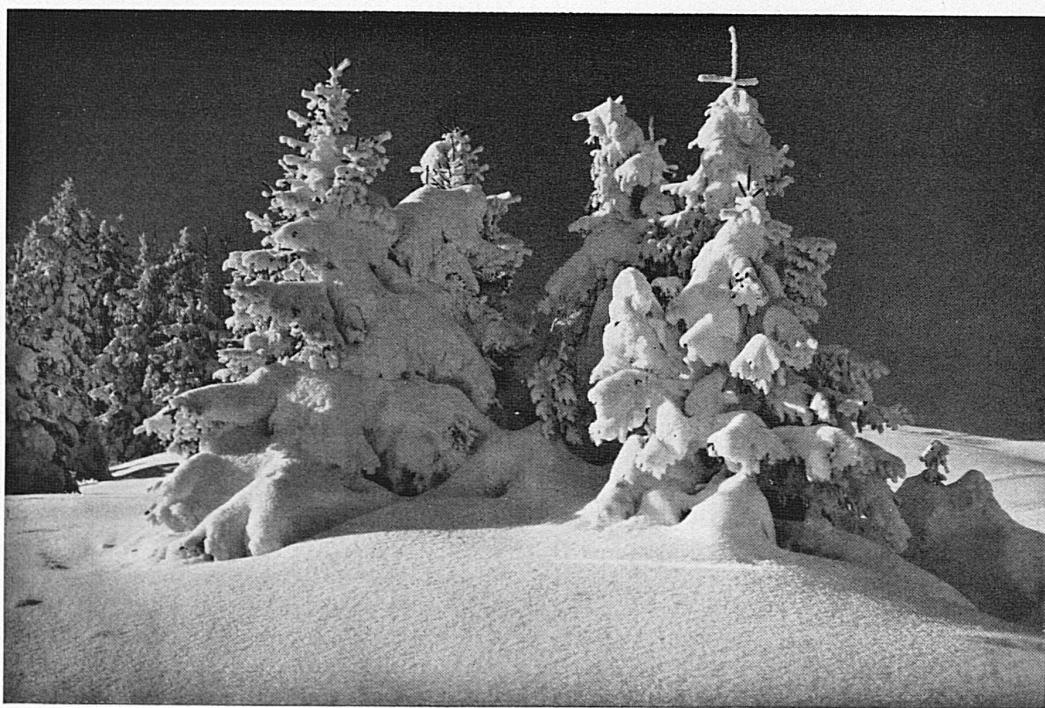


La fuite en Egypte / Die Flucht nach Aegypten
D'après Dürer vers 1510 Nach Dürer um 1510



Ausblick von Mürren. Wetterhorn und Eiger / Le Wetterhorn et l'Eiger vus de Mürren

Phot. Klopfenstein, Adelboden



Schneetannen bei Adelboden / Sapins sous la neige à Adelboden

Phot. Gyger, Adelboden

de la gare, tout était sombre et triste, sauf une assez grande baraque avec une baie vitrée près de laquelle se voyait un arbre de Noël allumé.

«Tiens! qu'est-ce que c'est?» dit Hansi à haute voix. Et il voit surgir une figure tout près de la sienne, appuyée à la fenêtre de sa maisonnette. C'est un jeune garçon d'une douzaine d'années, peut-être davantage, pâle et chétif qui regarde avidement les pommes et les noix dans la petite chambre. Hansi ouvre la fenêtre et lui demande gentiment: «Que veux-tu? As-tu envie de ces pommes?» — «Oui, j'ai faim!» — «Oh! tu as faim; prends tout cela et mange ... Mais, dis-moi, quelle est cette maison avec un arbre de Noël?» — «Là», dit le jeune garçon, «c'est un ancien atelier qui sert maintenant de garderie d'enfants.» — «Une garderie?» — «Mais oui, tu comprends, dans les grandes villes beaucoup de mamans ne peuvent pas s'occuper de leur ménage; elles vont à leur travail hors de la maison, et ce sont d'autres personnes qui gardent et soignent les enfants. Pour les repas aussi, il faut que d'autres s'en occupent.» — «Comment, même quand ils sont petits, les enfants des villes ne sont toujours avec leurs mamans?» — «Souvent c'est comme cela.» — «Et toi?» — «Moi, quand j'étais tout, tout petit, ma mère allait à la fabrique et me portait le matin dans une crèche. Plus tard, ça a été l'asile, puis la garderie, entre les heures d'école et, le soir de Noël, j'y recevais aussi un paquet que des dames distribuaient. Mais quand je rentrais à la maison, où ma mère revenait très tard, souvent mon père me battait.» — «Ah! Il y a donc des enfants malheureux dans les grandes villes et dans les beaux pays ... Et ce soir ... que fais-tu?» — «J'essai de gagner quelques sous en vendant des journaux, parce que si je ne rapporte pas d'argent, je n'ose pas

rentrer à la maison ...» — «Tiens, prends mon écharpe, mon couteau, mon pain d'épices, c'est tout ce que j'ai ... mais j'ai là-bas de bons parents qui m'aiment et cette chère maisonnette, si gaie ... Mais te voilà toute triste avec ton toit penché ...» — «Ah! je crois bien! j'en ai assez de ce voyage, et de ce qu'on voit, et de ce qu'on entend! N'est-on pas plus heureux chez nous, bien tranquilles au bord de la voie, entre le pré et le talus?» — «Oui, oui, tu as raison: ne te fâche pas et laisse-moi dire Adieu au petit marchand de journaux.» Mais celui-ci avait disparu dans la foule mouvante. Attristé, Hansi dit avec un soupir: «Pauvre garçon! j'aurais voulu l'emmener avec nous.» — «En route, en route ...», crie une voix et déjà le train, à une vitesse vertigineuse, glisse sur les rails enchantés. Il semble tout à coup se précipiter dans le vide ou tomber dans un trou noir, tandis que quelqu'un dit: «Qu'as-tu, Hansi? Te voilà tout rouge et les yeux effrayés; as-tu fait un mauvais rêve?»

Et, stupéfait, le petit garçon voit sa mère qui rentre de la messe de minuit, secouant les flocons de la première neige. Alors il comprend tout! Son voyage était un rêve: jamais la maisonnette n'avait glissé sur les rails enchantés, jamais elle n'avait quitté sa bonne place au bord de la voie! Et, tandis que sa mère, anxieuse, le recouvrait, Hansi lui dit en l'embrassant: «Savez-vous, maman, les voyageurs que les trains emportent si vite ne sont pas toujours heureux ... Mais je voudrais que tous les enfants dans toutes les maisons des gardes-barrières soient aussi heureux que moi!» — «Dors», murmura sa mère avec une caresse. — «Dors», répeta doucement la maison. Et le cri-cri du grillon s'éteignit aussi.

Hélène de Diesbach.

WIR REISEN AUCH IM WINTER

Nein, wir machen nicht, was alle Welt macht. Weil jetzt alle Welt autelt, gehen wir wieder oder fahren mit der Bahn. Am liebsten mit der Bahn. Ja, auch im Winter. Gerade im Winter. Und wenn die andern bis zum nächsten Hügel fahren, bleiben wir sitzen, blicken all den verwunderten Augen frech ins Gesicht und lächeln: Ist recht, geht nur. Skifahren, Schlitteln tun wir auch, Schlittschuhfahren auch. Aber jetzt geht's einmal anders herum. Und ihr habt ja keine Ahnung, wie lausbüisch herrlich so eine Eisenbahnfahrt in die verschneite Heimat hinein ist. Welch grossartigen Anschauungsunterricht man auf einem Zweihundertkilometer-Längsschnitt durchs Schweizerland geniesst; wie man da Land, Wald und Berginneres als Bewegung erlebt und wieviel Wesentliches man aus der grandiosen Serie von Momentaufnahmen, aus dem Schnellfeuer an Impressionen lernt.

Seht: Frühlings, Sommers und Herbsts bleibt einem das Land buntfarbig in Erinnerung. Im Winter rutscht es auf hell und dunkel zurück, auf den Ursprung von Licht und Schatten. Es ist monochrom, wenn man will, aber prachtvoll durchgearbeitet. Es ist lebendiges Weiss,

blaues Weiss, sprühendes Weiss, goldiges Weiss, wenn die Sonne einen Schneehang streift oder an den Tannenwäldern das Harz ans Licht herausfingert. Aha, merkt man, soviel Gold glänzt noch im schlafenden Gründunkel. Das ist schön. Aber man muss das Auge dafür schulen und es sehen lernen. Und nicht schlafend in der Banckecke hocken oder in Druckerschwärze schmökern, sondern wie die Kinder die Nasen an die Wagenfenster drücken. Und schauen, nichts als schauen. Dann sieht man und erlebt man in Eile, flüchtig und schnell nacheinander, wie im Märchen, und man entdeckt erst recht die Welt als ein Wunderwerk.

Ihr dürft es mir glauben: Nur wer zu allen vier Jahreszeiten reist, ist ein richtiger Mensch. Weil dann der Zeiger seines Uhrwerks aus Alltag und Pflicht, Arbeit und Streben immer wieder auf Sehnsucht schnellte. Sehnsucht nach Abwechslung und Erlösung von Kerbscheit und Fron; Sehnsucht nach Ferne und Weite, Himmelsblau und neuer Luft. Gleichviel welchen Alters er sei, denn wen keine Sehnsucht mehr treibt, ist erledigt.